
Marjolaine PARIS, *Le business franco-nigérian à l'heure
de l'Afrique émergente*

Paris, Karthala (« Hommes et sociétés »), 2013

Martin Rosenfeld



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/19042>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.19042

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 419-423

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Martin Rosenfeld, « Marjolaine PARIS, *Le business franco-nigérian à l'heure de l'Afrique émergente* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 221-222 | 2016, mis en ligne le 01 avril 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/19042> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.19042>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Marjolaine PARIS, *Le business franco-nigérian à l'heure de l'Afrique émergente*

Paris, Karthala (« Hommes et sociétés »), 2013

Martin Rosenfeld

RÉFÉRENCE

Paris, Marjolaine. — *Le business franco-nigérian à l'heure de l'Afrique émergente*. Paris, Karthala (« Hommes et sociétés »), 2013, 370 p., bibl.

- 1 Marjolaine Paris nous entraîne avec cet ouvrage dans le monde peu étudié « des représentants d'entreprises françaises exportant du Nigeria ou y important des biens et services, et sur les partenaires nigériens avec qui ils sont en interaction » (p. 11). La grande force de l'auteure est d'aborder cette question du « *business* franco-nigérian » au travers d'un terrain à la fois long, intensif et rigoureux. Au-delà d'un ancrage institutionnel sérieux au sein de l'IFRA-Nigeria et d'une connaissance directe du pays, l'auteure a amorcé cette recherche doctorale grâce à un contrat de travail de plusieurs mois au sein d'une entreprise française implantée dans le pays. Ce sont donc les contacts privilégiés avec le monde de l'entreprise, rendus possible par cette anthropologie participative, et le temps long de la recherche qui ont permis à Marjolaine Paris de gagner la confiance de nombreux cadres supérieurs — pourtant habituellement peu enclins à parler de leurs pratiques professionnelles — et de réunir ainsi un important matériau de première main. L'ouvrage est préfacé par Emmanuel Grégoire, chercheur à la pointe de la recherche sur les dynamiques commerciales en Afrique de l'Ouest depuis les années 1990.
- 2 Le Nigeria est au cœur des enjeux qui traversent actuellement l'Afrique : première économie du continent, cinquième exportateur mondial de pétrole, près de 180 millions d'habitants, dont une vingtaine vivant uniquement à Lagos, mais il est aussi le lieu de

nombreuses tensions ethniques, religieuses et politiques tournant régulièrement à l'affrontement physique. Malgré son poids économique, le Nigeria reste donc un pays où faire du *business* est perçu comme compliqué. Les questions de sécurité, en particulier, conditionnent fortement le type d'activités développées : la sécurité physique des employés, parfois pris comme cibles, surtout dans le secteur sensible des hydrocarbures, est mise en jeu comme la sécurité des investissements. Les différentes crises politiques qu'a connues le pays depuis le début du XXI^e siècle et la fin de la dictature militaire constituent un frein pour les investissements dont la rentabilisation s'effectue sur le long terme. C'est ce qui explique d'une part que le Nigeria, alors qu'il est l'un des principaux producteurs mondiaux de pétrole brut, ne dispose pas d'infrastructures suffisantes pour raffiner le pétrole nécessaire à sa propre consommation et, d'autre part, que la France ne se contente pas d'y importer des hydrocarbures, mais y réexporte également du pétrole raffiné. Pour beaucoup d'entreprises étrangères, faire du *business* au Nigeria n'est donc envisageable qu'aux conditions d'un investissement minimal, c'est-à-dire un risque limité de voir le capital investi perdu à l'occasion d'une crise politique, et d'une promesse de rentabilité rapide et élevée. Le secteur des hautes technologies répond à ces exigences et c'est le domaine dans lequel la plupart des sociétés françaises implantées au Nigeria sont actives, particulièrement dans les télécommunications qui ont profité du *boom* exceptionnel des téléphones portables. C'est au sein de l'une de ces entreprises françaises de télécommunication que Marjolaine Paris a travaillé pendant plusieurs mois.

- 3 L'analyse sociologique proposée dans l'ouvrage se déroule au travers de dix chapitres clairs et bien structurés. Si le livre est complet, cohérent et richement documenté, on peut lui reprocher certaines lourdeurs inhérentes à la thèse de doctorat (éléments parfois anecdotiques relégués en notes de bas de page, clarifications conceptuelles systématiques, synthèses de chapitres coupant quelque peu la lecture). C'est en tout cas dans les chapitres où l'auteure fait le plus de place à son expérience personnelle et directe du monde de l'entreprise que la lecture est la plus intéressante. D'autant que Marjolaine Paris a par ailleurs une très bonne connaissance du Nigeria et une expérience de la vie à Lagos très différente de celle des expatriés cantonnés dans l'espace climatisé que représentent le bureau, le logement et le 4x4 avec chauffeur permettant de relier les deux. Cela lui permet de relativiser certaines pratiques sécuritaires de l'employeur et de remettre en contexte les discours des acteurs de l'entreprise. C'est d'ailleurs souvent dans les interactions entre ces deux dimensions de l'expérience de l'auteure — employée de l'entreprise d'une part et africaniste ayant conduit des recherches à Lagos de l'autre — que naissent les pistes d'analyses les plus stimulantes.
- 4 Ces analyses se rapportent prioritairement aux questions de la violence et du risque qui représentent une barrière à l'entrée pour les entreprises candidates aux affaires dans un pays comme le Nigeria. C'est une dimension qui complique le secteur des affaires tout en représentant aussi une opportunité d'enrichissement pour les sociétés qui parviennent à s'en accommoder. Le chapitre trois propose de très belles pages sur la gestion différenciée de cette violence et du risque qu'elle entraîne pour les différentes catégories d'employés. Comment est prise en charge par l'entreprise la question de la sécurité de ses salariés ? Quel impact cela a-t-il sur la vie des expatriés travaillant au Nigeria ? Quels employés ont droit à quels services (voitures de société, chauffeurs, escorte armée, logement sécurisé) et en quoi cela reflète-t-il des formes de hiérarchisation basées sur des critères ethniques ? C'est sans doute dans ce chapitre

que se combinent au mieux les observations de première main, de larges extraits d'entretiens, la mobilisation de la littérature, et le travail de théorisation.

- 5 Cette question des différentes catégories d'acteurs de l'entreprise — qu'ils soient expatriés, cadres du Sud, employés locaux, intermédiaires, ou sous-traitants — est traitée plus en détail dans les chapitres deux, quatre et cinq. L'auteure propose une véritable typologie d'acteurs mais discute aussi de leur position dans l'entreprise ainsi que de leurs interactions. Les différentes formes de hiérarchie organisées autour de rapports liés à l'ethnicité sont bien mises en évidence. Elles sont particulièrement frappantes dans les postes de direction et se manifestent dans le gouffre salarial qui sépare les expatriés des autres catégories d'employés. La question des acteurs met également en avant le rôle central des intermédiaires nigériens, ou « facilitateurs », à qui sont confiées les démarches nécessitant des interactions avec le gouvernement et ses représentants. Cette relégation systématique de pans entiers de l'activité aux intermédiaires locaux découle de la connaissance superficielle des entreprises du contexte historico-politique nigérian et du rapport complexe entre le politique et l'économique qui prévaut dans le pays.
- 6 La dernière partie de l'ouvrage (chapitres six à dix) est consacrée à une étude poussée des différentes formes de partenariats commerciaux existant entre entreprises françaises et nigérianes. Il s'agit soit de partenariats frontaux, impliquant très peu d'intermédiaires, soit au contraire de partenariats organisés autour d'une multitude d'acteurs intermédiaires remplissant différentes fonctions depuis le conseil ou la représentation de l'entreprise jusqu'à la sous-traitance des activités. Ces multiples configurations contribuent à accentuer les différences de traitement — salarial, statutaire, symbolique — entre employés et à rendre difficile la défense d'intérêts communs ou l'émergence d'une conscience de classe parmi les employés de ces entreprises impliquées dans le commerce franco-nigérian.
- 7 L'argumentation soutenue dans ces différents chapitres est régulièrement illustrée de tableaux, cartes et schémas permettant de valoriser au mieux les données récoltées auprès d'entreprises françaises implantées au Nigeria. Certaines données présentent un intérêt particulier au regard de la thématique générale de ce numéro des *Cahiers d'Études africaines*, dont le tableau 8 « Croisement des quatre formes de capitaux dont disposent les étrangers commerçant au Nigeria dans leur pays d'origine et en tant qu'expatriés au Nigeria » (p. 150). En croisant le capital financier, culturel, social et symbolique des étrangers employés dans les firmes étudiées, l'auteure met en évidence plusieurs profils remarquables. S'y côtoient des membres « classiques » de la bourgeoisie française, parfois en trajectoire descendante et « exilés » au Nigeria, et des personnes en trajectoire ascendante très forte réalisant au Nigeria une ascension sociale qu'ils ne pourraient pas connaître dans leur pays d'origine. C'est le cas en particulier du groupe des « autodidactes » dont le capital symbolique est faible dans le pays d'origine, mais élevé au Nigeria de par les fonctions à responsabilités qu'ils parviennent à occuper au sein de l'entreprise. C'est le cas également des « cadres du Sud », qu'ils soient autodidactes ou formés dans des régions comme le Maghreb ou l'Inde, et qui parviennent à améliorer considérablement leur capital financier en travaillant au Nigeria plutôt que dans leur pays d'origine.
- 8 Ces différents profils montrent bien qu'il s'agit d'un groupe d'entrepreneurs fortement hétérogène. Cela rend difficile de déterminer ce qui rassemble ce groupe, qui semble davantage positionné à un « carrefour social », terme utilisé par l'auteure, que

confortablement installé à l'étage particulier d'une classe sociale. Ce constat avait déjà été posé par P. Labazée (1988)¹, dans sa recherche sur les entrepreneurs burkinabè, ainsi que par M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot (1999)² dans leur étude des élites entrepreneuriales françaises. Ceux-ci notaient en particulier la difficulté de travailler sur ces élites entrepreneuriales du fait de l'absence d'un « terrain », envisagé ici comme espace de sociabilité sur lequel il est possible de rencontrer les membres de ce groupe hétérogène en devenir. Ce constat est très clair également dans le cas discuté ici des acteurs du *business* franco-nigérian.

- 9 En dernière analyse, l'ouvrage de Marjolaine Paris répond assez bien au programme en trois points qu'il s'est assigné : actualiser les connaissances en langue française disponible sur le Nigeria ; mettre en avant la catégorie des entrepreneurs étrangers actifs en Afrique ; et documenter le développement de partenariats commerciaux entre la France et le Nigeria alors même que la zone d'influence française en Afrique de l'Ouest est habituellement davantage centrée sur ses anciennes colonies.
- 10 Il y a en effet un manque flagrant de travaux en français sur le Nigeria et, quand ils existent, ces travaux relèvent davantage des sciences politiques ou de l'anthropologie que de la sociologie. Dans ce domaine des sciences sociales, les anciennes barrières linguistiques, héritages du passé colonial, restent encore trop souvent prégnantes. C'est particulièrement vrai dans le contexte des recherches sur l'Afrique de l'Ouest qui reproduisent la division nette entre les travaux anglo-saxons centrés sur les pays anglophones, et les recherches francophones centrées sur les anciennes colonies françaises. Il faut souligner aussi que les travaux sur les questions commerciales en Afrique restent généralement centrés sur les entrepreneurs africains, ignorant les Européens qui y sont pourtant présents et actifs de longue date. L'objet même de ce numéro des *Cahiers d'Études africaines* est de décentrer le regard, palliant par là même un biais de la recherche et l'ouvrage de Marjolaine Paris est indéniablement un pas dans la bonne direction.
- 11 Enfin, si cet ouvrage qui analyse les relations d'affaires franco-nigérianes d'un point de vue sociologique a l'avantage de proposer un objet clairement défini et d'offrir une approche par le haut des sociétés africaines, on regrettera que l'analyse produite n'intègre pas davantage l'importante littérature anglo-saxonne consacrée au sujet. Si, comme l'avance l'auteure, il est sans doute difficile de produire une revue complète de cette littérature foisonnante, les ouvrages emblématiques sur les entreprises étrangères implantées au Nigeria auraient néanmoins mérité d'être mentionnés. Il y a une différence entre travailler sur les relations d'affaires franco-nigérianes — champ de la littérature très peu développé qui ne s'intéresse qu'aux relations commerciales entre la France et le Nigeria — et se cantonner à la littérature francophone pour y parvenir. Le livre de Marjolaine Paris vient néanmoins remplir un vide indéniable dans la littérature et reste une lecture indispensable pour les chercheurs francophones travaillant au Nigeria ou plus généralement intéressés par le devenir économique du continent africain.

NOTES

1. P. LABAZÉE, *Entreprises et entrepreneurs du Burkina Faso. Vers une lecture anthropologique de l'entreprise africaine*, Paris, Karthala, 1988.
2. M. PINÇON & M. PINÇON-CHARLOT, *Nouveaux patrons, nouvelles dynasties*, Paris, Calman-Lévy, 1999.